

Plus fort que les saints

Cadic, La Paroisse Bretonne, mars 1915

La vie des pauvres petits gars qui n'ont plus leurs parents est noyée de larmes. Izanic n'était pas plus heureux que les autres.

Sa mère était au paradis, son père courait le monde et il ne lui restait qu'une belle-mère et chacun sait qu'en fait de belles-mères il n'y en eut jamais qu'une bonne; encore est-elle allée avec le diable.

Il avait à peine sept ans et déjà il lui fallait garder les moutons sur les landes de Cléguerec, à l'orée de la forêt de Quénécan. Le voisinage de ce bois peuplé de bêtes malfaisantes ne lui inspirait pas plus de courage que cela, mais il n'y avait pas à rechigner; les ordres de la marâtre étaient formels et les moindres désobéissances étaient punies du bâton. La vilaine créature ne cherchait que l'occasion de frapper.

Un jour que, pour se donner de l'assurance, il avait passé son temps à crier au loup, grande avait été l'inquiétude de celle-ci : « Sûrement, pensait-elle, il aura perdu l'un de ses moutons. Il me le paiera cher. »

Déjà, quand il revint, le bâton était prêt. Les moutons furent comptés. Or il y en avait quatre de plus qu'à l'ordinaire. Comment? Par quel miracle? On ne le sait. Sans doute l'ange gardien des petits bergers avait-il ajouté au chiffre.

On dut laisser le bâton et doubler la ration de soupe aux lards.

Mais la méchante créature n'en était pas au bout de ses malices. Elle avait eu une colère rentrée; il fallait qu'elle sortît.

« Je constate, lui dit-elle avec un sourire moqueur, que tu as une façon particulière de venir à bout des loups. Ça prouve que tu n'en as pas peur. Retourne jusqu'à la forêt me quérir un faix d'ajonc. J'en ai besoin pour cuire mes crêpes. Je suis sûre qu'ils ne te toucheront pas. »

La nuit était venue; la lune projetait sur la campagne une lueur indécise et le pauvre Izanic tremblait de tous ses membres. Que n'aurait-il pas donné pour être débarrassé de sa cruelle belle-mère?

Comme il cheminait tristement par le sentier qui conduit au val de Stang-en-Ihuern, voilà que trois voyageurs se présentèrent devant lui. Ils avaient l'air fatigué et leur costume montrait qu'ils n'étaient pas du pays. Ils parlaient pourtant le breton à merveille.

« Dis-nous, mon petit gars, demanda celui qui paraissait être le personnage principal, où vas-tu de ce pas, à cette heure tardive ?

- Chercher une charge de lande pour ma belle-mère, répondit-il.

- Si tu veux, reprit l'étranger, nous t'aiderons à la ramasser; nous n'y mettons qu'une condition : que tu nous permettes de loger chez toi ce soir.

- Vous permettre de loger chez moi, s'écria l'enfant; oh! oui, volontiers.

Malheureusement il y a la belle-mère, et dame, elle n'est pas bonne. Elle n'est pas habituée à donner, sinon du bâton.

- Elle ne nous refusera du moins pas du pain? s'écrièrent les voyageurs.

- Je crains que si, et je vous engage à vous précautionner d'avance. Tenez, prenez donc le mien! »

Izanic avait tiré de dessous sa veste un morceau de pain noir qu'il leur présenta. Ils en mangèrent tous trois et, quand ils eurent fini, il en restait encore assez pour lui et pour trois autres. Le pain s'était multiplié à mesure.

« Je voudrais bien, reprit l'enfant, vous offrir maintenant un lit, mais à la maison il n'y a que le lit de la belle-mère et sûrement vous ne l'aurez pas. Dans le hangar, il n'y a que le mien; seulement il est si étroit qu'un homme y tiendrait avec peine. Couchez-vous y, si vous le pouvez, je vous le cède. Moi je resterai à côté. »

Or, comme les étrangers entraient dans le lit, voilà que soudain il s'élargit et il y avait une large place pour chacun d'eux et, dans la ruelle, un bon petit coin pour Izanic.

Ils dormirent jusqu'au jour d'un sommeil de bienheureux. Au moment où les premiers rayons de soleil filtraient à travers les trous du toit ils se levèrent et celui qui semblait le maître parla :

« Mon petit Izanic, sais-tu quels sont les hôtes que tu viens d'obliger avec tant de charité? C'est le bon Dieu lui-même avec messieurs saint Guérec [*Cléguérec, sous le vocable de saint Guérec, et saint Aignan sont deux paroisses voisines des bords du Blavet.*] et saint Aignan, patrons de ce pays. Un bienfait mérite un autre. Dis : que demandes-tu en échange?

- Je ne demande rien, répondit l'enfant. J'ai fait ce que tout breton aurait fait.

- Bien sûr, repartit le divin maître; cela n'enlève rien pourtant au prix. Voyons: veux-tu que je te donne aussitôt le paradis ? »

Izanic ouvrit de grands yeux, comme s'il avait été tenté par une si belle offrande, mais il eut un malin sourire : « Nenni point, s'écria-t-il. J'aime mieux gagner mon paradis. En attendant, je serais heureux d'obtenir une faveur qui a son prix. Vous n'ignorez pas combien ma belle-mère est méchante. Elle n'ouvre la bouche que pour me gronder et quand elle me regarde, elle a des airs si courroucés que cela me donne envie de pleurer. Si seulement je pouvais lui rendre la monnaie

de sa pièce. Je voudrais qu'à chaque fois que je la regarderai moi aussi, elle se mette à éternuer, au point de ne plus continuer ses discours.

- Que ton désir soit exaucé, répliqua le maître. Puisque tu n'es pas plus difficile à contenter, je te réserve encore trois autres grâces.

- Ça va, dit le petit berger; je demande un fouet qui au premier signal aura la vertu de rassembler tout le monde, un biniou qui obligera à danser quiconque l'entendra, un pistolet dont il me suffira de tirer un coup pour que chacun coure après.

- C'est convenu, déclara Jésus. Tu auras ces trois choses »; et comme les voyageurs s'en allaient, le maître avait peine à réprimer un sourire et il répétait à mi-voix : « Singulier enfant, singulier enfant ! » et saint Guérec et saint Aign~ répétaient aussi après lui : « Singulier enfant! singulier enfant! »

Était-ce à dessein qu'Izanic s'attarda, ce jour-là, avec son troupeau sur la lande? Peut-être. Toujours est-il qu'à son retour il fut accueilli par une tempête d'injures. Pour éviter le bâton il dut fuir au grenier. La belle-mère s'élança après lui, mais un embarras soudain l'arrêta dans sa course.

Du haut de l'escalier le malin petit gars la regardait avec persistance et voilà qu'elle était en proie à des éternuements répétés qui la rendaient incapable d'aucun mouvement.

Le dimanche suivant, ce fut encore bien pis. La belle-mère s'était rendue à la grand-messe et s'était installée à la place la plus marquante devant la chaire à prêcher, lorsque au beau milieu du sermon elle laissa échapper un formidable éternuement. Izanic en effet avait réussi à se glisser dans un coin en face d'elle et il ne la quittait pas des yeux. Bientôt cela devint une fanfare ininterrompue. Le curé incapable de se faire entendre de ses ouailles, s'arrêta : « Madame, dit-il, je

n'ai pas l'habitude de discourir avec accompagnement de musique. Il faut que l'un ou l'autre d'entre nous cesse. »

La malheureuse comprit qu'elle était de trop à l'église et remplie de confusion, sous les regards indignés de l'assemblée, elle gagna la porte, toujours étenuant.

À quelques jours de là le jeune berger paissait tranquillement son troupeau, sans plus penser à mal, quand il vit paraître une bande de mendiants qui s'en allaient le long de la route, le bissac sur l'épaule, quémander la charité dans les villages. Sans doute s'étaient-ils copieusement régalez de cidre, car ils devisaient joyeusement et chantaient à tue-tête.

Il pensa : « Voilà des gaillards qui ne sont pas si malheureux qu'ils n'en ont l'air. Puisqu'ils chantent si bien ils ne refuseront peut-être pas de danser. »

Son biniou produisit un effet magique. Les mendiants se prirent par la main et oubliant leurs visites intéressées dans les fermes, ils se mirent à tourner éperdument jusqu'à ce qu'il plût au sonneur de s'arrêter.

Le lendemain, des rouliers qui juraient comme des païens cheminaient par la lande, en conduisant leurs lourdes charrettes. Ils s'étaient arrêtés devant toutes les enseignes d'auberges et le peu de raison qui leur restait avait fini par sombrer dans les bouteilles.

Il se dit : « Le *guin ardent* leur a alourdi les jambes. Il serait bon de les dégourdir. »

Il les dégourdit en effet, car le biniou fit miracle. À l'heure du coucher du soleil, les rouliers dansaient encore et les fumées de l'ivresse s'étaient dissipées.

On ne parla bientôt plus dans la paroisse que des danses qui chaque jour se renouvelaient dans la lande et du petit pâtre qui les menait. Cela prenait les proportions d'un scandale; le curé crut de son devoir de s'interposer. Il vint trouver le coupable et le tança vertement; il n'avait qu'à continuer encore de son

infernale biniou, le méchant petit sonneur, le bon Dieu et lui ils sauraient le châtier quand il le faudrait.

Izanic avait paru écouter la sermone avec beaucoup de respect. Il répondit : « Je n'aurai garde de vous déplaire, monsieur le curé. Je renoncerais volontiers à mon biniou si vous m'accordez ce que je vais vous demander. Il y a là, contre le talus, un sapin dans lequel une pie a bâti son nid. Maintes fois j'ai essayé de grimper jusqu'à lui sans autre résultat que de déchirer le fond de ma culotte et de m'attirer une correction par ma belle-mère. Vous plairait-il d'aller me le prendre ? »

Le digne pasteur eut un mouvement de révolte, mais il n'y avait pas d'autre moyen de couper court au scandale. Il jugea que mieux valait obéir et il monta à l'arbre.

On eut alors un singulier spectacle. Le biniou avait recommencé à jouer ses diaboliques accords et le dénicheur dansait une sarabande folle au sommet du sapin, en s'accrochant aux branches avec des gestes désespérés.

. Cette fois la chose dépassait la mesure et les gendarmes s'en mêlèrent. Ils se rendirent à la lande à leur tour.

«Allons! méchant gamin, dirent-ils, voilà finies tes farces. Tu vas nous suivre en prison, et vivement.

- Je le veux bien, répondit Izanic; je ne vous demande que la permission de ramener mon troupeau à l'étable auparavant.

- On n'y voit pas d'inconvénient, déclarèrent les représentants de la loi; fais vite cependant. »

Il fit vite en effet. On entendit un claquement de fouet et en un clin d'œil les moutons se trouvèrent rassemblés. Les gendarmes n'étaient pas encore revenus de leur surprise qu'une détonation retentissait. Le berger avait tiré son pistolet de sa poche et il avait lâché un coup dans la direction du bois.

Les trois hommes se regardèrent; ils avaient l'air hébété, puis comme s'ils étaient pris d'un accès de folie ils s'élançèrent après le coup, en se bousculant, le brigadier en tête.

Jusqu'où la course les entraîna-t-elle ? On ne le sait. Bien loin sans doute, car jamais plus on ne les revit.

Izanic vécut ainsi pendant de longues années, sans que jamais plus personne n'osât lui créer d'ennuis. La mort fut la première à porter la main sur lui. Il partit à son heure et naturellement, en digne breton, il se rendit tout droit à la porte du paradis.

En sa qualité d'habitant de Cléguérec, il fut reçu à la porte par le patron de sa paroisse. Le vénérable saint Guérec, en l'apercevant, eut un geste de surprise. « Toi ici, mon pauvre Izanic, s'écria-t-il, As-tu donc oublié que le divin maître te proposa lui-même le paradis et que tu le refusas ?

- Je ne l'ai pas refusé, déclara le brave gars. J'ai seulement dit que je voulais le gagner.

- Trop tard maintenant. Il n'y a pas de place pour toi ici. Va où il te plaira.

- Trop tard! grommela Izanic. Il n'est jamais trop tard pour bien faire. Aller où il me plaira ! Parbleu ! je préfère aller dans le paradis.»

Il avait son idée. Le lendemain il était de retour avec son fouet, son biniou et son pistolet. « Encore toi ! » s'exclama saint Guérec. « Ne t'avais-je pas défendu? ...

- Oui, oui, j'ai compris, répliqua-t-il, vous ne voulez pas que j'entre. Eh bien! j'entrerai malgré vous, dussé-je réunir pour en être témoins tous les saints du paradis.

- Essaie donc ! » dit Guérec sceptique.

Il y eut un claquement de fouet qui retentit jusque dans les profondeurs de l'édifice sacré et voilà qu'instantanément la multitude des bienheureux accourut.

- Me laisserez-vous entrer maintenant? demanda le Breton.

- Non, s'exclama Guérec;

- Non, répondirent les saints.

- Nous verrons bien! » et le biniou aux lèvres, voilà notre Izanic de jouer ses plus sautillantes gavottes. Cela produisit un effet prodigieux. Saints et saintes se prirent par la main et ce fut une immense farandole qui tournoya depuis les hauteurs des cieux jusqu'au vestibule. Le vénérable Guérec lui-même donnait le branle.

Surpris et inquiet, le bon Dieu intervint.

« Me laisserez-vous, vous du moins, Maître, entrer ici ? s'exclama Izanic.

- As-tu donc oublié, répliqua Jésus, que tu n'as pas voulu du paradis. Je n'ai pas de place pour toi.

- Alors il n'y en aura pas non plus pour les autres. »

Il dit et l'on entendit un formidable coup de pistolet et aussitôt le ciel se trouva vide. Les bienheureux s'étaient précipités après le coup dans une ruée terrible à travers l'espace, Guérec en tête, et il ne restait que le bon Dieu avec le Breton,

« Dois-je tirer un second coup? demanda celui-ci.

- Non, en voilà assez, déclara le divin maître, car je ne sais jusqu'où cela les conduirait. Reste avec nous ... »

On n'eut pas besoin d'insister auprès d'Izanic. Il resta et il tient bien sa place au paradis sans jamais se séparer d'ailleurs de son fouet, de son biniou et de son pistolet, car il craint les fâcheuses aventures.